LE JOURNAL # 4

17 OCTOBRE 2011

www.fif-85.com

Critiques à l'écran

C'est au tour des critiques, aujourd'hui, de se faire acteurs. L'histoire des *Cahiers du cinéma* nourrit en effet deux séances spéciales. C'est d'abord la projection en avant-première d'*À voir absolument (si possible),* au Théâtre, à 17 h 30. Dans ce film, deux anciens rédacteurs en chef des *Cahiers*, Jean Narboni (aujourd'hui enseignant et auteur d'essais sur le cinéma) et Jean-Louis Comolli (depuis devenu documentariste), reviennent, en collaboration avec la réalisatrice Ginette Lavigne, sur une décennie particulière des *Cahiers*, celle qui court de 1963 à 1973. La revue s'engage alors, jusqu'à la quasi apoplexie, dans une grande radicalité politique, nourrie par le maoïsme et la pensée du philosophe Louis Althusser, avant de revenir à un registre plus strictement esthétique et cinéphile. Avec le recul, cette aventure idéologique peut paraître extravagante, y compris à ses acteurs eux-mêmes. Avec ce film, les auteurs n'ont pas souhaité signer un autoportrait complaisant, pas plus qu'une autocritique désabusée. Ils ont plutôt cherché à comprendre la fièvre politique qui fut la leur, ses nécessités comme ses errements. Pour ce faire, ils évoquent leur propre expérience et interrogent leurs compagnons d'alors aux *Cahiers* : Sylvie Pierre, Bernard Eisenschitz, Jacques Aumont, Jacques Bontemps, Pascal Kané, Pascal Bonitzer… « Nous n'aimions pas, déjà, les reniements, écrivent-ils. Les erreurs, le dogmatisme, les aveuglements, les impasses de la croyance politiste ou maoïste qui furent les nôtres sont et restent à analyser et à méditer et le reniement n'y aide en rien. » Les auteurs d'*À voir absolument (si possible)* dialogueront avec le public à l'issue de la projection et Jean Narboni présentera dans la foulée, toujours au Théâtre (20 h), *Brigitte et Brigitte* (1966), le film d'une autre figure des *Cahiers* passée à la réalisation, Luc Moullet. Plus tôt dans la journée, toujours au Théâtre (9 h 30), sera diffusé un portrait filmé de Marcel Pagnol, signé en 1966 par André S. Labarthe, lui aussi un ancien des *Cahiers*, dans le cadre de la formidable collection « Cinéma de notre temps », qu'il codirigeait alors avec Janine Bazin. André S. Labarthe évoquera cette aventure à l'issue de la projection, alors que vient de paraître un livre d'entretiens avec lui à ce propos, *La Saga Cinéastes de notre temps* (aux éditions Capricci, avec un DVD de rushes inédits).

À voir absolument (si possible) © INA

Brooks en direct

James L. Brook,photographié hier par Philippe Cossais

À peine descendu de son jet, James L. Brooks, producteur des *Simpson* et maître méconnu de la comédie américaine, va à la rencontre des Yonnais ce matin au Théâtre. Il revient sur son parcours riche d'expériences diverses. Dès les années 1970, au carrefour du cinéma et de la télévision, il est pionnier à sa manière dans deux domaines : la comédie et la série télé. On peut ce lundi voir deux de ses six longs métrages. Comme auparavant *Broadcast News* (1988) évoque la fabrique télévisuelle, *La Petite Star* (1994) investit+ un monde qu'il connaît sur le bout des doigts, celui du *show business*, à travers une figure particulièrement vivace dans l'imaginaire américain, celle de l'enfant vedette. Dans *Pour le pire et pour le meilleur* (1998), Jack Nicholson incarne un écrivain acariâtre, égoïste et atteint de TOC, qui tombe amoureux d'une serveuse. Face à cette femme, l'intello rassis retrouve un élan inespéré, jusqu'à cette belle déclaration qui est aussi un bon résumé du cinéma de Brooks : « Tu me donnes envie de devenir un homme meilleur, voilà. »

Charlène Bonnin et Coralie Cornuau

Films

***Pour le pire et pour le meilleur*, Concorde, 9 h**
***La Petite Star*, Manège, 11 h**

Rencontre

Rencontre **avec James L. Brooks** animée par Jacky Goldberg, critique aux *Inrockuptibles*, **Théâtre, 14 h. Entrée libre.**

Aujourd'hui en compétition

▶ *Le Jour de la grenouille* de **Béatrice Pollet**

L'archéologie est au cœur du film de Béatrice Pollet. Mais l'image que l'on se fait de ce beau métier auquel on associe trop rapidement patience, structure temporelle et curiosité se trouve étonnamment transformée. Cette fois, ce sont plutôt la fuite en avant, le hasard et la perte de repères auxquels nous expose la réalisatrice.

Manège, 19 h 30

▶ *La Vida util* de **Federico Veiroj**

Après *Acne*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs, Federico Veiroj dresse, dans *La Vida util*, le portrait de Jorge, employé à la Cinémathèque uruguayenne depuis 25 ans et forcé de réinventer sa vie. Filmé en noir et blanc, un chant d'amour pour le cinéma, mêlant acteurs professionnels et employés de la Cinémathèque de Montevideo.

Manège, 21 h 45

Shinji Aoyama "Montrer les questions, mais pas les conclusions"

Rencontre avec le cinéaste japonais qui a accompagné à La Roche sept de ses films, encore inédits en France.

+ d'infos sur AOYAMA : http://bit.ly/rcwHFC

© Philippe Cossais

▶ **Comment vous êtes-vous décidé à faire du cinéma ?**

Je ne sais pas exactement. Quand je m'en suis rendu compte, je faisais déjà des films. La musique est peut-être venue avant le film. Je crois que j'ai été attiré par la grandeur du cinéma.

▶ **Vous évoquez souvent le rapport entre roman et film, regrettant que ces deux modes d'expression soient souvent distincts l'un de l'autre alors qu'ils sont pour vous très liés, puisque vous êtes aussi écrivain.**

J'ai le point de vue de quelqu'un qui crée les choses. Pour moi, toutes les formes artistiques sont liées à l'image. Un film ne peut pas être la réalité. Dans les deux cas, roman ou film, il y a des limites. On peut voir trois types d'images : celles que le cerveau crée, celles que le cœur crée et l'image de la réalité. L'image du cerveau, c'est une idée. Celle du cœur, c'est le ressenti sur quelque chose que l'on voit. Lorsque ces images se mélangent, le film se crée, ou le roman.

▶ **Quel est le film le plus cher à votre cœur dans la sélection de vos œuvres projetées à La Roche ?**

Tokyo Koen, mon dernier film. On y voit ma façon actuelle de m'exprimer. Je me sens libéré. Pendant quatre ans, je n'ai pas pu tourner, je me sentais enchaîné. C'est pourquoi je veux montrer ce film.

▶ **Dans beaucoup de vos interviews, vous insistez sur votre volonté de créer des films chaque fois différents. Quelle ligne traceriez-vous toutefois entre eux ?**

Les humains ne peuvent pas changer même s'ils le veulent. Donc il y a forcément des points communs entre eux. De grands critiques en trouveront certainement. Même si je veux varier, c'est quelque chose dont je ne suis pas conscient. Après avoir vu *Tokyo Koen*, un de mes amis m'a dit que je n'avais pas changé, ça a été un choc pour moi. Surtout que beaucoup de gens me disent le contraire ! Mais je ne fais pas attention à ça quand je tourne.

▶ **Certains de vos films relèvent du cinéma de genre comme le thriller. Comment abordez-vous ce registre ?**

Je n'ai pas vraiment de méthode. Je cherche surtout à répondre à des questions : comment faire un film à partir d'une histoire ? Que tirer de l'histoire ? Qu'apportent les acteurs ? Parfois, ils se mettent à inventer un jeu particulier sans en avoir toujours conscience. En tant que réalisateur, je dois avoir de l'intuition pour le repérer et inciter à développer ce jeu inattendu.

▶ ***Ajima No Uta* évoque un groupe de pop qui vous a marqué. Quelle est la place de la musique dans votre histoire ?**

Ce film a été réalisé accidentellement. J'ai connu ce groupe par hasard. Vous connaissez l'histoire de l'île d'Okinawa ? Il y a une grande polémique à cause de la présence de bases américaines (l'île ayant appartenu aux États-Unis). Maintenant, l'île est japonaise. À l'époque, on n'en parlait pas beaucoup et je voulais connaître la culture particulière de cette île. Ensuite, le producteur est devenu très ami avec le groupe (inventeur de l'Okinawa Pop). Alors on s'est dit : pourquoi pas faire un film sur eux ? En fait, j'ai découvert que cette île a une autre culture que le Japon alors qu'elle en fait partie. Je ne sais pas s'il y a la même histoire en France mais ça me fait penser aux colonisations. Il y avait un royaume avant à Okinawa, c'était un pays. Cela se ressent dans la musique qui n'a rien à voir avec la musique traditionnelle japonaise. Pour moi, Okinawa est une colonie à l'origine profonde du Japon.

▶ **De quelle manière pensez-vous appréhender le Japon dans vos films ?**

Je ne cherche pas à montrer le Japon ou ses problèmes. Je veux montrer avant tout les questions qui sont sous mes yeux, mais pas les conclusions. Il y a différents types de publics, certains qui veulent écouter les conclusions et d'autres non. Je suis plutôt dans le deuxième cas. Si un film me montre des conclusions, je suis déçu. Je préfère jeter des faits au public.

▶ **La catastrophe qu'a connu récemment le Japon va-t-elle selon vous avoir des répercussions sur les films japonais ?**

Le cinéma japonais avait déjà commencé à changer. Même sans la catastrophe, il aurait changé. Pendant les questions avec le public à la fin de *Tokyo Koen*, je réfléchissais à ça. La situation était déjà grave pour le cinéma japonais. L'économie néolibérale ne marche pas et cela a détruit le cinéma. On devait changer. En tout cas je ne veux surtout pas faire de film en me servant de la catastrophe comme prétexte. Si ma méthode n'est plus la même à cause de ça, je le regretterai. D'autant plus que choisir la catastrophe comme thème prendrait du temps. Il faut du recul.

▶ **Vous avez été considéré comme un membre de la « nouvelle vague du cinéma japonais ». Quelle place occupe selon vous votre œuvre dans le cinéma japonais ?**

Aujourd'hui, le terme de nouvelle vague est un peu vieillot. Mais même si je n'aime pas trop, je sais qu'il faut ce type de terme pour vendre les films. C'est quelque chose que les autres décident et c'est quelque chose que je conserverai. Je ne me sens pas très proche des cinéastes de ma génération. Plutôt des cinéaste étrangers actuels : Bertrand Bonello, par exemple, ou Arnaud Desplechin, mais aussi de certains réalisateurs chinois et américains.

▶ **Quel est votre prochain projet ?**

J'ai trois ou quatre projets en même temps. Je ne peux pas vous en dire plus. Si je les dévoile maintenant, j'ai l'impression qu'ils n'aboutiront pas. Je préfère garder le secret. Je peux vous dire quand même qu'il est tout à fait possible que la scène des zombies dans *Tokyo Koen* devienne un jour un film.

Ce n'est absolument pas une blague !

Propos recueillis par Caroline Bugajski et Alexandra Goubin

Mélodie et vacarme de la vie par Jean-Marie Samocki*

Ce samedi 15 septembre, deux fictions de Shinji Aoyama ont été projetées : son dernier film présenté en exclusivité française, *Tokyo Koen*, sorti récemment au Japon et *Eli Eli lama sabachtani*, qui date déjà de 2005. Les univers des deux films paraissent différents. Alors que *Tokyo Koen* montre un Tokyo verdoyant, automnal, éloigné des clichés de la surpopulation et de l'hypermodernité, *Eli Eli lama sabachtani* se développe sur un fond de désolation généralisé : épidémies de suicides, fatalité de la fin du monde, apocalypse désertique, quelques paroles au milieu de la rumeur d'un monde indemne mais vidé. Pourtant, ce qui frappe, ce n'est ni le support du récit, ni même la mélancolie plus ou moins sourde, plus ou moins tenace de l'ensemble. Les fantômes errent de toute façon, qu'ils soient bienveillants ou accablés. D'une tonalité continue aux dominantes boisées ou rugueuses, Aoyama donne des sursauts de fantaisie inattendus mais, chez lui, une brutalité des enjeux sentimentaux, une manière d'affronter directement la mort ou le conflit sont souvent présentes, souvent aussi immédiatement congédiées. Non, c'est plutôt une façon d'être au cœur des êtres, au cœur du bruit qu'on retiendra et qui fait des deux films une expérience. Dans *Tokyo Koen*, cette expérience reste très douce et le passage du vent, les tapis de gazouillis qui apaisent et rendent vivables les tristesses étouffées permettent aussi de ressentir les halètements, le souffle coupé, l'intimité d'une attente, d'une excitation : la scène centrale de premier baiser est d'une intensité magnifique et c'est l'appréhension d'un regard et d'un contact que le cinéaste sait rendre. L'adolescence est ici un moment du sentiment amoureux, pas un passage de nos vies, pas tant une époque. Quant à *Eli Eli…*, l'immersion dans le bruit électronique sert un apaisement profond du corps du spectateur, une façon de se livrer au son où l'image se nourrit d'une écoute musicale et de l'abandon qu'elle nécessite. C'est une conception qui s'éloigne des nécessités du récit, mais dans une démarche à la fois classique et contemporaine, venant sans doute des inventions décisives de Godard et d'Antonioni ou de Ferreri, nourrie aussi par le rock et la recherche sonore, il s'agit de créer un monde rempli d'un bruit qui est aussi celui de la vie.

** Agrégé de lettres modernes et critique de cinéma, J.-M. Samocki a récemment publié* Il était une fois en Amérique de Sergio Leone *(éd. Yellow Now) et a contribué à l'ouvrage collectif* The Wire. Reconstitution collective *(éd. Capricci/Les Prairies ordinaires). Il accompagne durant cette édition du FIF les projections de la série The Corner, chaque midi au théâtre.*

+ d'infos sur Bonello : http://bit.ly/pJDjpQ

Bertrand Bonello nous laisse les clefs de la maison

« Putain » est son juron préféré, il fabrique sa propre huile d'olive et son dernier film porte le nom de sa maison d'enfance, celle de ses parents... Bertrand Bonello, réalisateur de *L'Apollonide* et programmateur invité, a joué au ping-pong verbal avec nous le temps d'un dessert au Clémenceau.

▶ **Les films de votre carte blanche sont très éclectiques, comment les reliez-vous ?**

Le lien distendu est avant tout *L'Apollonide*. Ensuite, le parallèle se fait dans les thèmes : la monstruosité, les femmes entre elles et l'idée de vengeance.

▶ **Comment connecter le cinéma et la figure du monstre, très présente dans vos films ?**

La « monstration », l'idée qu'on montre ce monstre, on le donne à voir. C'est l'idée du spectacle dans ce qu'il y a de monstrueux. Leur mutilation est donnée à voir, comme un film qu'on soumet au public.

▶ **De la même façon, comment assimiler cinéma et prostitution ?**

Ici aussi il y a un lien mais il est à remettre à sa place. Il existe une différence entre « faire » du spectacle et « faire » du sexe.

▶ **Et pourquoi pas un film sur la prostitution masculine ?**

À l'époque, il existait aussi des maisons closes de garçons. Mais les maisons closes de filles sont un lieu commun dans l'inconscient collectif. Ce n'est pas le cas pour les autres. Elles n'atteignent pas les gens, on en parle moins.

© Philippe Cossais

Discussion entre Bertrand Bonello et Ingrid Caven après la projection de *La Paloma* au Concorde

▶ **Comment élaborez-vous vos films ?**

Je pars d'une collection de détails pour ensuite construire mon film et cet ensemble fait un tout.

▶ **Quelle place occupent les années soixante-dix dans vos films et dans votre carte blanche ?**

Ce sont les années de mon enfance. C'est mon regard d'enfant sur cette période. En me replongeant dans cette époque, je retrouve une sorte de nostalgie déplacée.

▶ **Avez-vous un souvenir de tournage à nous donner ?**

La scène de la campagne. Nous l'avons tournée tard et les filles étaient vraiment heureuses de sortir. La joie que l'on retrouve dans cette scène n'est pas jouée mais naturelle. La fille qui monte dans l'arbre, le plongeon collectif étaient une libération pour elles.

▶ **Êtes-vous intéressé par d'autres films au programme du FIF ?**

Je n'ai pas beaucoup de temps pour aller voir les films. Je suis intéressé principalement par les films que je ne connais pas, je suis curieux de voir ceux de la compétition.

Propos recueillis par Morgane Bellier et Claire Chanvry

La carte blanche Bonello aujourd'hui au Concorde

16 h 15 : *Boulevard de la mort*, de Quentin Tarantino, présenté par B. Bonello

16 h 30 : *Lola, une femme allemande*, de R. W. Fassbinder, présenté par Ingrid Caven

19 h : *L'homme qui rit*, de Paul Leni

+ d'infos sur I. Caven : http://bit.ly/pTUS3F

Le FIF de demain

The Day He Arrives, H. Sang-soo

Amour et amnésie, Peter Segal

Officier traitant d'*OSS 117*, Michel Hazanavicius débarque *under cover* pour présenter sa dernière réalisation, *The Artist* (toujours avec Jean Dujardin), ainsi que deux comédies qu'il a choisies dans le cadre de sa carte blanche : *Amour et Amnésie*, un film américain de Peter Segal avec Adam Sandler et Drew Barrymore, et les trois premiers épisodes de la série britannique *The Office*, qui invente le pire patron du monde. Par ailleurs, en avant-première, le dernier film du grand cinéaste sud-coréen Hong Sang-soo. Le festival se clôturera avec une autre avant-première : *Sport de filles*, de Patricia Mazuy (en sa présence), avec Marina Hands, Josiane Balasko et Bruno Ganz. Une singulière immersion dans le monde de l'équitation pour finir au galop.

Plus d'infos sur ▶http://twitter.com/#!/fif_85 ▶ Facebook : Festival international du film de La Roche-sur-Yon ▶ www.fif-85.com : rubrique galerie media brèves

Encadrement éditorial : Hervé AUBRON
Rédaction : étudiants de l'IUT de La Roche-sur-Yon, département Information et communication
Impression : Belz, La Roche-sur-Yon